

La g@zette

du Valbonnais

N° 134 – Février 2019

Où sont les neiges et « lavines » d'antan...?



Avalanche de la combe de la Râche sur la route de Valsenestre (le 11 avril 1931)



Lavanche, lavine et avalanche sont trois variantes pour signifier un des risques naturels les plus redoutés dans nos montagnes. Selon l'atlas toponymique de H. Bessat et C.Germi, seule la forme *lavine* est attestée en Valjouffrey, *lavino / lavina* à Valbonnais. En janvier 1924, l'avalanche de la Barrière d'Entraigues (ci-contre) puis le traineau-leyette continue sur le Périer. A la une, la route de Valsenestre est coupée par la *lavine* de la combe de la Râche (photo du 11/04/1931 : enquête avalanches du service forestier). En 1958, celle de la combe du Lattet, à 2 km du Désert.



On plante l'arbre de la liberté à La Chapelle en Valjouffrey

Le vingt germinal de l'An II du calendrier révolutionnaire (9 avril 1794) la séance du conseil municipal de la commune de Valjouffrey s'ouvre sous l'égide de la Liberté :

Ce jourd'hui vingt germinal, au second de la République française une et indivisible au lieu de *la Chapelle* sur la place publique au devant de la cy devant Eglise où les citoyens de cette commune de *Valjouffray* ont coutume de s'assembler sont présents les citoyens claudes champollion maire, pierre balmet, pierre gros piron, jean bertrand officiers municipaux de la commune et le citoyen hugues eyraud écrivant en l'absence du citoyen *louïs* champollion secrétaire de notre municipalité. Un membre a fait lecture de la loi du 3 jour de pluviôse relative à l'arbre de la liberté ouï la lecture cy dessus. Il était de dire que les membres cy dessus dénommés, en présence de beaucoup de citoyens ont procédé à la plantation de l'arbre de la liberté avec un grand *entousiasme* en faisant de cet acte de civisme au devant de la cy devant Eglise sur la place publique ainsi a été planté l'arbre de la liberté au moment même.



La nuit du 4 août 1789 avait aboli les privilèges sur tout le territoire pour ramener le calme dans les provinces. Le pauvre laboureur sur sa houe avait porté sur son dos les droits exorbitants du clergé et de la noblesse. A Valjouffrey, comme dans tout le mandement de Valbonnais, la fin du régime féodal ouvrait sans doute les portes d'un monde nouveau. Un peu dépité, notre Sappary, quand on colporta que l'abbé Grégoire allait éradiquer les patois de nos villages.

Il faut dire que sous l'Ancien Régime, notre brave paysan du mandement de Valbonnais *en avait plein le dos* de nourrir les prêtres et les nobles, ceux qui avaient déjà bénéficié des meilleures terres, non exposées aux inondations de la Bonne. Le ruissellement des eaux de montagne entraînait les terres déposées sur les pentes. Les pigeons du colombier seigneurial ravageaient leurs récoltes, avec l'aide des rongeurs et des petits oiseaux. Le 27 juin 1778, les journaliers, manouvriers et laboureurs virent une tempête affreuse, venant de La Mure, détruisant toutes les récoltes de Siévoz et de Valbonnais. Il tomba des grêlons énormes, que l'on ramassait encore le lendemain.

Le conseil municipal de Valjouffrey du 20 germinal An II (9 avril 1794) semble se dérouler sous le contrôle « inquisiteur » du citoyen Hugues Eyraud, secrétaire en remplacement de Louis Champollion. En effet, dans une séance postérieure, celle du 18 floréal An II (7 mai 1794), il est cité comme agent national de la commune, par conséquent chargé de suivre l'exécution des lois, de dénoncer les négligences et les infractions.

Au cours de cette même année, le 12 germinal An II (4 juin 1794), l'abbé Grégoire, un prêtre citoyen qui consacra toute son énergie à la Révolution, publie son « Essai historique et patriotique sur les arbres de la liberté », une tradition qui plonge ses racines aux temps les plus reculés du paganisme : « *Le choix d'un arbre ou d'un arbuste pour servir d'emblèmes religieux, politique ou moral, est sans doute bien naturel à l'homme, puisqu'on trouve cet usage chez tous les peuples, anciens et modernes* ». Même, si le peuplier était voué à Hercule, Henri Jean Baptiste Grégoire lui préfère de loin le chêne, consacré à Jupiter.

L'abbé Grégoire nous dit que le premier arbre de la liberté date de mai 1790 : un curé « *fait arracher dans la forêt un chêneau de belle venue et le fait transporter sur la place du village, où les deux sexes réunis concourent à le planter ; il harangue ensuite sur les avantages de la révolution et de la liberté* », la promotion d'un patriotisme exacerbé qui prend de l'ampleur « *surtout en mai 1792 ; à l'époque où nos ennemis redoublaient d'efforts, on vit dans toutes les communes des arbres magnifiques élever leurs têtes majestueuses et défier les tyrans : le nombre de ces arbres monte à plus de 60 mille ; car les plus petits hameaux en sont ornés...* ». Et Henri Grégoire (1750 – 1831) dans son remarquable essai de préciser :

L'arbre destiné à devenir l'emblème de la liberté doit être en quelque sorte fier et majestueux comme elle : il faut donc,

1. Qu'il soit assez robuste pour supporter les plus grands froids, sans quoi un hiver rigoureux pourrait le faire disparaître du sol de la république, comme il est arrivé à tous les noyers de France en 1709.

2. Il doit être choisi parmi les arbres de première grandeur, et qui s'élèvent de 80 à 130 pieds ; car la force et la grandeur d'un arbre inspirent un sentiment de respect qui se lie naturellement à l'objet dont il est le symbole.

3. Sa circonférence doit occuper une certaine étendue de terrain : ce qui, ajoutant au sentiment qu'aura fait naître la considération de sa force, le rendra plus capable de remuer les sens et de parler fortement à l'âme.

4. L'ampleur de son ombrage doit être telle que les citoyens trouvent un abri contre les pluies et les chaleurs sous ses rameaux hospitaliers.

5. Il doit être d'une longue vie, et, s'il ne peut être éternel, qu'au moins il soit choisi parmi les végétaux dont la durée se prolonge pendant des siècles.

6. Il faut enfin qu'il puisse croître isolément dans toutes les contrées de la république.

Or le chêne, le plus beau des végétaux d'Europe, réunit non seulement ces avantages, mais il possède encore celui d'être le bois le plus utile dans tous les objets d'architecture civile et navale. Les artistes ont reconnu que ces belles charpentes de Paris, qu'on avait crues d'abord de châtaignier, étaient de bois de chêne (A). Dans la construction des vaisseaux le chêne tient

Le décret du 3 pluviôse An II rappelait que « *Dans toutes les communes de la République où l'arbre de la liberté aurait péri, il en sera planté un d'ici au premier germinal. Elle confie cette plantation et son entretien aux soins des bons citoyens afin que dans chaque commune l'arbre de la liberté fleurisse sous l'égide de la liberté française* ».

L'assassin est-il sorti de l'auberge...Chanet ?

Dans son ouvrage « Les Alleman de la seigneurie de Valbonnais » paru en 1939, Charles Freynet émet un doute sur la chronologie des événements qui ont conduit à l'assassinat de l'agent de Pierre Poligny, baron de Vaubonnez. La version du Capitaine De Pontis, rapportée par le Sieur Du Fossé, auteur de ses Mémoires, plaçait ce meurtre dans la cour du château.

Relisons la note 4, pages 124 et 125, écrite par Charles Freynet qui semble avoir découvert, avant la seconde guerre mondiale, des documents dans son Château de Valbonnais : *« D'après une enquête dont les restes ont été retrouvés au château de Valbonnais, l'assassinat de l'agent de M. de Poligny, se serait passé d'une façon différente. Cette version est d'ailleurs plus vraisemblable que celle commis personnellement par Richard, car, dans cette hypothèse, on ne comprendrait pas la suspension prononcée par la Cour des Aides à Vienne, des poursuites exercées par l'Intendant contre cet assassin »*. Écoutons donc le récit complet de Charles Freynet :



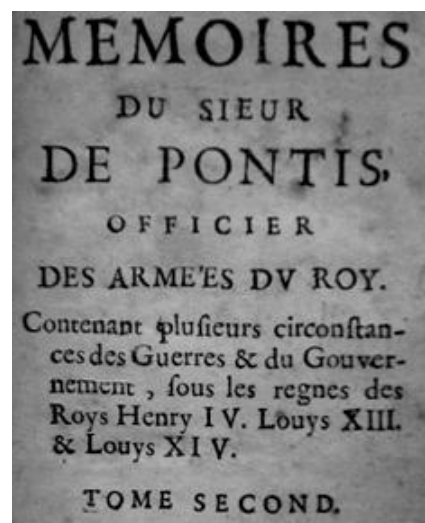
Un sieur Poncet d'Entraigues, homme de mauvaise réputation et à la dévotion de Richard, se trouvait le jour de la foire de Valbonnais, armé de son fusil de chasse, à l'auberge Chanet, en compagnie de plusieurs personnes paraissant réunies, en vue de l'exécution d'un mauvais coup. C'étaient Jean-Zacharie Merle, Jean Loubet de Gap, Jacques Nicolas et Jacques Nicollet-Combalet, tous deux du Périer. Ils avaient bu ensemble toute la journée et étaient encore chez Chanet à une heure de la nuit. A cette heure « tarde » dit l'enquête, le sieur Alexandre Chuzin, gardien du château de Valbonnais, qui, ayant l'épée au côté, exécutait peut-être un ordre de M. de Poligny, serait venu à l'auberge, et à la suite de vives discussions, pressé par les compagnons de Poncet, aurait été amené à dégainer son épée, en criant par trois fois : « Donne, donne, donne ».

Croyant qu'on les voulait charger, les compagnons de Poncet qui n'étaient pas armés, allaient se retirer, lorsque Poncet tira contre Chuzin, un coup de fusil, à la suite duquel celui-ci serait tombé mort. Il résulte des témoignages recueillis que Richard s'était félicité de la réussite de cet attentat, affirmant qu'il fallait aussi faire disparaître d'autres personnes, et notamment M. de Poligny, M. de Beaufort, M. Terrin, greffier et notaire de la seigneurie, et Pierre Robert, le valet de M. de Poligny.

Après ce meurtre, Poncet et ses compagnons s'enfuirent en Savoie, par l'Oisans et les montagnes d'Huez, puis de là à Chambéry et à Lyon où le sieur Richard les rejoignit et leur paya les frais de leur voyage. A la suite de cet assassinat, que Richard fut accusé d'avoir préparé, l'Intendant avait ordonné l'arrestation de Richard. Cette nouvelle fut apportée à Valbonnais par le sieur Micha, beau-frère d'André Richard, dans sa maison, au hameau de

l'Eygas, où se trouvait avec lui, le sieur Esprit, curé de Siévoz. Il partit alors de Valbonnais, accompagné de son frère cadet Jacques, de son valet Jean, du sieur Nicolas de Bons et de Jean Merle, pour se rendre à Vienne, où il obtint de la Cour des Aides, la suspension de l'ordre d'arrestation, lancé contre lui.

Il revint ensuite à Valbonnais en triomphateur, se faisant précéder par le tambour public et s'annonçant comme le futur seigneur de Valbonnais, ajoutant qu'il apprendrait son métier à ce « fol Intendant qui avait ordonné sa prise de corps ». Mais ce triomphe fut de courte durée, car c'est alors que sur de nouvelles menaces d'arrestation, il partit pour Fontainebleau et que se succédèrent les évènements auxquels le capitaine de Pontis aurait été personnellement mêlé et qui ont été exactement rapportés par le Sr du Fossé, rédacteur de ces Mémoires.



A la page 68, note 11, Charles Freynet nous précise l'identité de l'agent de Pierre Poligny, victime de cet odieux assassinat. Le gardien du Château de Vaubonnez, précepteur du fils du Seigneur, Alexandre Chuzin, est né à La Mure en 1632 de Claude et Marguerite Odde. Par conséquent, si l'on en croit ce généalogiste patenté, il faut noter le jeune âge de ce précepteur, au service du Baron et de son fils de 12 ans : Alexandre Chuzin n'avait que 16 ou 17 ans lorsqu'il fut occis par le sieur Richard (version De Pontis) ou Poncet (version C. Freynet).

Il y a un quart de siècle, en juillet 1994, une troupe de théâtre de jeunes Valbonnetins, âgés de 12-13 ans sont montés pour la première fois sur les planches à Valbonnais et à Entraigues, faisant à chaque fois salle comble. La version de Charles Freynet, tirée de documents trouvés au Château, était la base du scénario écrit par Gilbert Jacquet, mettant en scène cette pièce de théâtre avec les jeunes acteurs : Violaine Cros, Grégory Four, Yann Four, Aurélien Jacquet, Charlotte Jehl, Magali Joannais, Benoit Poncet, Marion Sarrazin. Un souvenir inoubliable !



Combe Male - montagne de Roussillon -Valbonnais



Photo du 26 janvier 2019 de Gérard Lémontey : reboisement, abandon de champs cultivés...



Le 25 janvier 2019, Jean-François Champollion veille sur les visiteurs de P.P.V. au Musée.

